

19) Prendre soin du prochain

Pour que le sentiment de compassion ne se dégrade pas en sentimentalisme stérile, il est nécessaire de continuer le chemin du Samaritain de la parabole, ce qui équivaut à suivre le Christ qui nous montre jusqu'à mourir sur la Croix ce que signifie devenir vraiment le prochain miséricordieux de l'autre.

Pour suivre ce chemin, la parabole du bon Samaritain nous donne quelques indications précieuses. En elle, la compassion se fait proximité, et la proximité se fait soin, adoption du besoin de l'autre. On peut dire que la liberté responsable *s'active* dans le déclic et le mouvement de la compassion, *se détermine* dans l'acte de se faire proche, mais elle *se réalise* vraiment dans l'adoption du besoin, dans le soin, dans la sollicitude caritative, dans l'œuvre de miséricorde.

L'important ici n'est pas la façon dont le Samaritain prête les premiers secours à l'homme blessé, mais comment il introduit le besoin de l'autre dans sa vie.

Le bon Samaritain est très précis, et même méticuleux dans la prise en charge de cette détresse, il fait tout ce dont le blessé a besoin : il nettoie et désinfecte ses blessures et adoucit ses douleurs; il bande ses plaies ; il le charge sur sa monture ; il le porte sur ses bras dans la première auberge qu'il trouve et il passe la nuit, sûrement critique pour le blessé, à le veiller, à le soigner. Bref : il obéit à la réalité et au réalisme du besoin de cet homme.

Mais le jour suivant, il le quitte. Il doit partir ; il doit poursuivre son voyage. Il doit y avoir une urgence, un engagement qu'il ne peut pas négliger. Il ne peut pas se laisser absorber totalement par les besoins de cet homme particulier. Il y a des impératifs familiaux, professionnels ou d'autre nature, desquels il doit aussi être responsable. Il y a d'autres personnes pour qui il doit être le prochain, de qui il doit prendre soin. L'homme blessé qu'il a ramassé n'a sûrement plus un besoin urgent de sa présence comme pendant la nuit précédente. Et le Samaritain comprend qu'il ne peut pas s'occuper tout seul du soulagement de sa détresse. Il comprend que, pour assumer intégralement les différentes responsabilités de sa vie, il a lui aussi besoin d'aide, qu'il ne peut pas gérer tout, et tout seul. Il demande l'aide de l'aubergiste ; il lui demande de prendre part à son choix de se faire le prochain de l'homme blessé. Il ne le lui confie pas pour s'en débarrasser : il prend sur lui les dépenses, il reviendra le voir et, très probablement, c'est encore lui qui va le reconduire à sa maison. Mais il ne fait pas tout tout seul.

La parabole nous fait ainsi comprendre que la responsabilité, la réponse au besoin de l'autre qui fait de nous le prochain en incarnant la compassion, ne va pas sans discernement. Jésus, dans la description des actions du Samaritain, nous transmet un sens de l'ordre, de l'aide raisonnable, organisée, réfléchie. Il exprime un sens juste du besoin, mais aussi de la réponse au besoin. C'est une charité ordonnée, réfléchie, mesurée, même dans l'usage de l'argent : le

Samaritain donne deux pièces d'argent, ni plus ni moins ; et si elles ne suffisent pas, il remboursera à son retour, mais il a calculé et évalué que cela devrait suffire.

Se faire le prochain de l'autre ne veut pas dire détacher l'autre et ses besoins de l'ensemble de la réalité, mais affronter sa misère et s'en charger en portant une attention globale sur lui, sur soi-même et sur tous les autres ; avec une attention aussi à nos possibilités et nos limites.

Et c'est là que nous pouvons retrouver saint Benoît, l'attitude qu'il nous demande à l'égard des besoins des frères, des malades en particulier, des hôtes, des pèlerins, etc.

C'est pourquoi, après avoir réfléchi sur la rencontre de Jésus avec un docteur de la Loi et sur la parabole du bon Samaritain que Jésus lui raconte, j'aimerais revenir à la Règle de saint Benoît à la lumière de ce que cette page de l'Évangile nous a permis de comprendre.

Les questions que se posent le docteur de la Loi et Jésus dans l'Évangile du bon Samaritain sont très présentes dans la Règle. Que devons-nous faire pour avoir part à la vie éternelle ? Qui est notre prochain ? Suis-je le prochain des autres ? Ces questions parcourent toute la Règle, et saint Benoît, comme Jésus, ne les laisse pas sans réponse. Il nous transmet les réponses de l'Évangile, les réponses du Christ. Mais il nous les transmet dans une Règle de vie, sur un chemin de vie où les questions doivent être affrontées dans les circonstances concrètes de la vie personnelle et communautaire.

Prenons alors une situation concrète présentée par la Règle : le soin des malades, au chapitre 36. Ce chapitre décrit une manière d'appliquer concrètement la parabole du bon Samaritain, et donc d'incarner la compassion envers l'autre et la responsabilité par rapport à ses besoins.

Saint Benoît, comme le Samaritain, part du besoin, de la détresse de l'autre : « On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout. » (36,1). Les malades sont là, la maladie les a frappés, ils la subissent, et normalement ce n'est pas de leur faute. De même, dans la parabole, ce n'est pas de la faute de l'homme blessé si les bandits l'ont assailli, frappé et laissé à moitié mort. Il se peut qu'il ait eu quelque responsabilité : qu'il ait été imprudent de passer par ce chemin, peut-être à une heure dangereuse, ou en mettant trop en évidence sa richesse par les habits qu'il portait, par sa monture, les bagages qu'il avait... Pour le Samaritain, cela n'est pas important, car maintenant, l'homme est là, par terre, à moitié mort, dépouillé de tout. C'est une réalité face à laquelle le problème n'est plus la responsabilité du malade, mais celle de ceux qui le voient et peuvent le secourir.

Le soin des malades doit ainsi partir de leur maladie, de leur état de besoin. Prendre soin des malades est la réponse à un besoin qui est là.

Mais ici, saint Benoît fait une petite parenthèse dans ce chapitre écrit essentiellement pour ceux qui doivent soigner et servir les malades : il s'adresse aux malades eux-mêmes en faisant une remarque qui mérite d'être méditée :

« De leur côté, les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert. Aussi ils ne contristeront pas par des exigences superflues les frères qui les servent. » (36,4)

Il peut y avoir un abus dans la manière de vivre sa maladie, dans la façon de l'utiliser par rapport aux frères. L'abus se situe dans la relation entre son propre besoin et la responsabilité qu'il demande aux autres. L'abus n'est pas dans le besoin, dans le fait d'avoir besoin des autres, mais dans l'utilisation qu'on peut en faire. L'abus est dans la manière de faire valoir une prétention, dans les exigences qu'on fait peser sur l'autre à travers le besoin. L'abus extrême consiste même à créer le besoin, dans ce cas la maladie, pour provoquer et prétendre à l'aide des autres, pour devenir dépendant des autres, et surtout pour rendre les autres dépendants de notre dépendance.